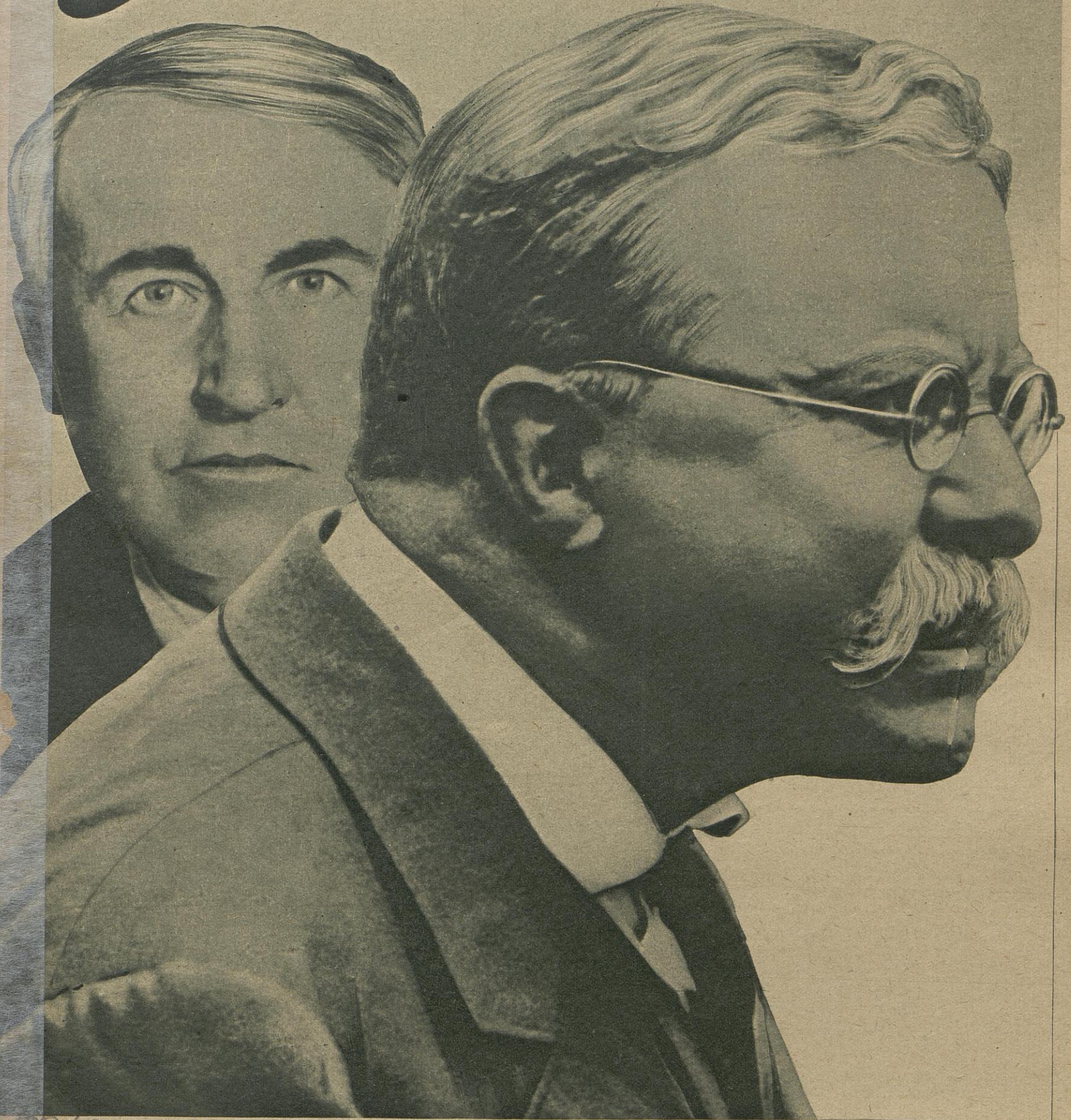




J'ai vu...



FP 47

Deux hommes qui symbolisent les ressources que l'Amérique met au service de l'Entente : l'inventeur Edison et le "colonel" Roosevelt.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le troisième épisode de ce roman : *L'incendie du Magic-Palace*, sera projeté à partir du 25 mai, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

TROISIÈME ÉPISODE
**L'INCENDIE
 DU MAGIC-PALACE**
 PREMIÈRE PARTIE
**LES AMBITIONS
 DE MALCORNE**

Dans le magnifique salon de la 5^e avenue, Jessie rêvait. En quittant sa chambre elle avait pris un livre, mais c'était en vain qu'elle essayait de fixer sa pensée sur les pages.

Son esprit était ailleurs. Elle songeait au passé. Et, fermant les yeux, il lui semblait qu'Harry Price n'était point mort. Il venait sans bruit derrière elle et l'attirait tendrement vers lui. Alors elle entourait son cou de ses bras câlins et leurs lèvres jointes échangeaient un long baiser d'amour.

— Ah ça, chérie, que faites-vous?

Cette question la replongea brusquement dans la réalité. Son mari était devant elle, la contemplant avec un sourire narquois.

— A quoi pensez-vous donc?

— Hélas! répondit-elle douloureusement, le temps n'a pas encore cicatrisé ma blessure!

Il s'assit près d'elle et, lui prenant doucement la main :

— Ma chère Jessie, combien votre chagrin me peine! Ce que je vous demande, ce n'est point d'oublier. Je voudrais seulement vous voir vous rappeler aussi qu'il y a près de vous un homme qui vous aime et dont le plus grand bonheur serait de vous consoler!

— Cette heure n'est pas encore venue!

Un domestique, frappa à la porte. Il tendit une carte à son maître. A la lecture du nom qu'elle portait, Juan Navarros ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— C'est, expliqua-t-il à Jessie qui l'interrogeait du regard, ce fou qui me poursuivait à Belgado. Il paraît que le voici à New-York!

— Je vais vous laisser...

— C'est cela, ma chérie, répondit Navarros en faisant signe d'introduire le visiteur; je vais cette fois le congédier et de façon qu'il ne revienne jamais plus m'importuner!

A ce moment, Malcorne-le-Borgne entra. Il s'inclina profondément devant la jeune femme. Mais, répondant à son salut d'une légère inclination de tête, celle-ci s'était déjà retirée.

Derrière elle, Juan Navarros poussa soigneusement la porte et, certain qu'il était seul avec son interlocuteur :

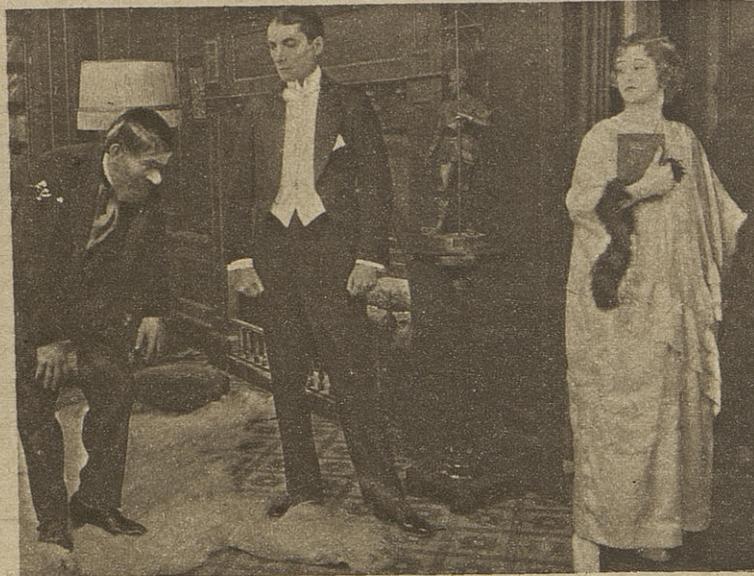
— Ah ça, s'écria-t-il avec colère, vous voilà encore? Je ne devais cependant plus jamais vous revoir! Quelle somme allez-vous exiger de nouveau pour me laisser tranquille?

Malcorne esquissa un geste plein de dignité.

— Je ne viens pas vous demander de l'argent, señor Navarros. L'argent, ajouta-t-il en époussetant négligemment d'une pichenette la poussière de sa manche, c'est si peu de chose dans la vie!

— Alors que voulez-vous?

— Voilà. La solitude me pèse. Il me semble



Malcorne-le-Borgne entra. Il s'inclina profondément devant la jeune femme...

que je m'ennuierais moins si j'avais quelques relations. Aussi ai-je pensé que vous ne me refuseriez pas de me présenter à votre club?

Juan Navarros eut un sursaut.

— Au Cosmopolitan!... Vous n'y pensez pas!... C'est là que se réunissent les gens les plus chic de New-York!

— Justement, j'aime la bonne société.

— Mais c'est impossible, voyons!...

— Et pourquoi donc?

Et, regardant son interlocuteur dans les yeux, le misérable dit lentement :

— Mon cher, il y a de petits services qu'on peut se rendre entre complices... Je vous ai bien été utile une fois!... Est-ce à vous ou à moi que la mémoire fait défaut?...

Vaincu Juan Navarros baissa la tête et, réprimant une rage sourde :

— Soit. Venez me prendre ce soir, après dîner. Je vous emmènerai à mon club.

L'arrivée de Malcorne-le-Borgne au Cosmopolitan ne fut point sans causer quelque curiosité. Mais la situation du jeune Cubain y était telle qu'on mit la tenue négligée de son compagnon sur le compte de l'originalité et qu'on l'accueillit avec courtoisie.

Dans un des salons du club, ils croisèrent un homme grand, blond, distingué. Un monocle fixé dans son arcade sourcilière donnait un air grave à son visage et une épaisse moustache ondulée tombait de chaque côté de ses lèvres. C'était un nouveau membre du club.

— Sir Ravengar, dit en passant près de lui Juan Navarros à Malcorne.

Celui-ci regarda l'homme auquel on le présentait. Les traits lui rappelaient quelqu'un qu'il avait connu. Mais qui donc? Où donc?

— Monsieur, murmura-t-il enfin, il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part?

L'autre inclina la tête et, d'un ton sec, répondit :

— C'est possible, monsieur... dans un rêve peut-être... un mauvais rêve...

Et comme Malcorne insistait, il tourna simplement le dos...

MISS MURIEL MASON, GIRL

Miss Muriel Mason était la danseuse à la mode du Magic-Palace où, cette saison-là, se donnait rendez-vous, chaque soir,

toute la gentry de New-York.

Peu à peu, à force de travail, de simple figurante, elle était devenue étoile, mais c'était une honnête fille qui ne songeait qu'à son métier, et sa conduite irréprochable lui avait fait une réputation dont son talent n'avait point été sans profiter.

Miss Muriel Mason n'était point une *professional beauty*. Elle n'était pas jolie, mais ses traits chiffonnés, ses grands yeux noirs, sa chevelure sombre, lui donnaient un charme particulier et lui avaient valu la faveur du public. Des salves d'applaudissements, chaque soir, accueillaient son entrée en scène, au milieu d'une troupe de girls brunes et blondes.

La jeune ballerine habitait un modeste et coquet petit logement avec son frère Jimmy, sur lequel elle veillait depuis la mort de leurs parents.

C'était grâce à elle que Jimmy avait acquis une certaine instruction et était parvenu ainsi à trouver une place de comptable à la fabrique de conserves Smiths.

Le frère et la sœur vivaient tranquillement ainsi. Ce n'était pas que les appointements de Muriel Mason joints à ceux de Jimmy leur permirent une vie luxueuse : un peu bohèmes, l'un et l'autre, ils n'avaient jamais songé à faire d'économies et dépensaient, avec insouciance tout ce qu'ils gagnaient.

Et puis, malheureusement, Jimmy était joueur. Tout son argent passait aux courses.

Il avait, peu à peu, suivi la pente fatale. D'abord, il avait emprunté de petites sommes à ses amis. Il les avait naturellement perdues. Alors, il était arrivé ce qui arrive toujours. Chargé par son patron d'encaisser une facture de mille dollars, il s'en était approprié le montant et l'avait encore perdu.

Et maintenant, effondré sur une chaise du petit salon, il réfléchissait au moyen de se tirer de ce mauvais pas.

Sans doute avait-il dit à M. Smiths que le client ne paierait qu'à la fin du mois; mais n'était-ce point reculer pour mieux sauter? Il fallait trouver autre chose.

Un moment il pensa à tout confesser à sa sœur. La honte le retint. Jamais il n'oserait lui avouer qu'il était un voleur!

Cependant, la représentation de Magic-City terminée, les artistes se hâtaient de regagner leurs loges pour se rhabiller.

— Bonsoir, miss Mason! dit le régisseur en apercevant la jeune femme.

C'était un colosse de six pieds de haut que Bill Bang. Mais ce géant était un timide. Il éprouvait pour miss Muriel Mason un amour respectueux et n'avait jamais seulement encore osé lui en parler. Il se contentait de l'envelopper à distance d'une protection vigilante, surveillant les galants qui pouvaient papillonner autour d'elle, et, quand les applaudissements du public crépitaient dans la salle, c'était le cœur de Bill Bang, appuyé derrière un portant, qui battait à se rompre.

D'un pas rapide, la jeune ballerine regagnait sa demeure sans se douter qu'elle était suivie par un homme qui tout encapuchonné marchait avec précaution derrière elle, en prenant bien garde d'être remarqué.

(1) Les deux premiers épisodes de *Ravengar* ont paru dans nos numéros du 5 et du 12 mai.

Muriel trouva son frère plongé dans ses réflexions angoissées.

— Qu'as-tu donc, Jimmy? lui demanda-t-elle affectueusement.

Il secoua la tête et, avec un rire forcé :

— Mais rien, Muriel!

— Jimmy, insista la jeune femme, n'aurais-tu pas commis encore quelque sottise?

— Que vas-tu imaginer, petite sœur?... Je suis très fatigué, voilà tout... nous avons eu tantôt au magasin un inventaire général... si je n'avais pas tenu à l'attendre, il y a longtemps que je me serais couché!

— Eh bien, mon cher garçon, vas-y sans retard; je souperai seule...

Ils s'embrassèrent tendrement. Muriel regagna sa chambre. Mais elle n'était point convaincue. Et le cœur serré d'une appréhension indéfinissable, elle murmura :

— Pourvu que Jimmy n'ait pas fait une trop grosse bêtise!

AMOUR! AMOUR!

Qu'était l'homme qui, dans la nuit, avait suivi miss Muriel Mason, et, montant doucement derrière elle, avait collé l'oreille à la porte de son petit logement?

C'était le membre du Cosmopolitan, que Juan Navarros avait présenté à son compagnon sous le nom de Ravengar.

Était-il donc amoureux de la charmante danseuse? Non. Pour savoir pourquoi il agissait ainsi, il faut remonter un peu en arrière et retourner dans la salle du Magic-Palace, tandis que le ballet se déroule sur la scène.

Les membres du Cosmopolitan-Club avaient pris l'habitude de terminer leur soirée dans le select music-hall, et Malcorne-le-Borgne ne manquait pas de les imiter.

Mais, dès qu'il avait vu miss Muriel Mason, le misérable avait senti le coup de foudre et s'en était éperdument épris.

Quand le public éclatait en bravos, Malcorne se soulevait légèrement de sa chaise et se signalait par l'énergie de ses applaudissements. Ravengar avait remarqué cet enthousiasme.

Jusqu'à-là, il s'était tenu à l'écart du drôle, évitant même de lui adresser la parole. Tout à coup, il sembla être revenu de ses préventions et se montra aimable avec lui.

Comme Juan Navarros, lassé de l'encombrant personnage, essayait de s'en débarrasser, ce fut lui qui, ami de l'un et de l'autre, paraissait s'efforcer de les réunir.

Et c'est ainsi que, chaque soir, on pouvait voir les trois hommes assis à la même table, au Magic-Palace.

Au milieu du ballet, il y avait une scène qui remportait toujours un grand succès. Les girls descendaient dans la salle et se poursuivaient à travers les tables.

Si Malcorne attendait ce moment-là avec impatience, c'est que miss Muriel Mason passait à côté de lui et, qu'en l'enveloppant d'un regard passionné, il ne manquait jamais de lui décocher quelque compliment.

Du trou d'un portant, Bill Bang suivait cette scène en tressaillant de rage et ses poings se crispèrent avec colère :

Mais, d'un ton aimable, Ravengar disait à son compagnon :

— Mon cher Malcorne, vous me semblez terriblement amoureux de cette ballerine?

— Terriblement est le mot!

— Vous la connaissez?

— Hélas! non!

— Voulez-vous que je vous présente? Malcorne pâlit de joie et répondit :

— Je vous en serais infiniment reconnaissant...

— Eh bien! rien n'est plus facile, mon cher ami : à l'entr'acte, ce sera fait!

Aussitôt le rideau tombé, les deux hommes se dirigèrent vers les coulisses dont les portes s'ouvrirent toutes grandes devant Ravengar.

Et comme, dans ces couloirs, ils avaient

Et comme les deux hommes s'éloignaient tranquillement pour regagner la salle, Bill Bang, furieux, enveloppait Malcorne d'un regard de haine.

— Si jamais tu lui reparles, grommela-t-il, c'est à moi que tu auras affaire!...

UNE VISITE INATTENDUE

Quelques jours plus tard, Jimmy attendait le retour de sa sœur, le cœur torturé d'inquiétude.

Il lui semblait que, dans la journée, son patron l'avait regardé, à plusieurs reprises, avec un air singulier.

Lorsque, quelques jours auparavant, il lui avait dit que le client avait remis à la fin du mois le paiement de sa facture, M. Smiths lui avait cependant simplement recommandé de ne pas oublier de la lui représenter.

Et le temps passait rapidement sans que Jimmy eût encore trouvé de quelle façon il rembourserait la somme qu'il avait volée!

Il se sentait bien perdu.

En prison pour vol, lui, Jimmy, le frère de Miss Muriel Mason, l'étoile du Magic-Palace!

Ce n'était pas seulement le déshonneur pour lui, mais aussi la carrière de sa sœur compromise, la gêne, peut-être la misère!...

Soudain il sursauta. On venait de frapper deux coups secs à la porte.

— Qui est là?

— C'est la police... ouvrez!...

Le sang du jeune homme ne fit qu'un tour dans ses veines. Il se leva en tremblant, ses jambes se dérobaient pour lui; il dut faire un effort pour arriver jusqu'au loquet.

Deux hommes entrèrent.

— M. Mason? demanda l'un d'eux.

— C'est moi...

— M. Smiths vient de déposer une plainte contre vous. Il vous avait chargé de toucher une facture. Il a téléphoné à son client qui a affirmé l'avoir réglée. Qu'avez-vous fait de l'argent?

— Messieurs, cet argent, je l'ai... je l'ai perdu...

— Perdu?

— Oui... en revenant de chez le client... j'ai été victime d'un pickpocket...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à M. Smiths aussitôt?

— Je n'ai pas osé... Messieurs. Au nom du ciel, ne m'arrêtez pas... je suis innocent... cet argent je le rendrai...

Il s'était accroché, suppliant, au veston du policier; mais celui-ci le repoussa.

— Votre patron ne veut pas croire que vous soyez un voleur, Jimmy Mason. Si, d'ici quelques jours, vous lui remboursez les mille dollars, il retirera sa plainte.

— Vous pouvez le lui assurer de ma part, messieurs...

Les deux hommes interrompirent l'entretien et se dirigèrent vers la porte.

— Avant la fin de la semaine, n'est-ce pas? dit en se retournant, au moment de sortir, le policier qui était demeuré muet jusque-là, sinon nous vous arrêterons!

Quand ils furent partis, Jimmy tomba, effondré, sur la banquette du piano.

Ah! pourquoi avait-il joué?... Pourquoi avait-il volé?...

— Si c'était à refaire... murmura-t-il.

Ce fut à ce moment que Muriel entra. Elle vit son frère pleurant la tête dans ses mains. Elle comprit qu'il lui avait ment,



Sa sœur avait vu le geste. Elle s'élança vers lui et lui saisit la main.

bientôt rejoint Miss Muriel Mason :

— Chère Miss, dit Ravengar, voulez-vous me permettre de vous présenter M. Malcorne, un de mes bons amis?

— Et un de vos plus fervents admirateurs! s'empressa de corroborer aimablement l'autre.

Mais à ce moment, Bill Bang, qui avait vu entrer Malcorne, s'était précipité vers eux.

— Qui vous a permis, Messieurs, de pénétrer ici?

— Votre directeur dont je suis l'ami, répondit tranquillement Ravengar.

Et, d'un ton sec, il ajouta :

— Ayez donc plutôt l'obligeance, de m'aider à mettre mon pardessus...

— Eh bien, mon cher Malcorne, interrogea Ravengar quand Miss Muriel Mason les quitta pour aller, dans sa loge, changer de costume, êtes-vous satisfait?

— Je suis aux anges, cher ami, cette présentation me permettra de venir chaque soir faire la cour à Miss Mason!

— En ce cas, bonne chance!

qu'il se passait quelque chose de grave.

— Jimmy, ordonna-t-elle, dis-moi tout...

Et, alors, d'une voix brisée, il se confessa. Il conta sa triste histoire, tandis que sa sœur l'écoutait, le cœur serré, cherchant à dissimuler tout son désespoir pour le reconforter.

— Mille dollars ! murmura-t-elle... Ah ! Jimmy, comment as-tu pu faire cela ?

Mais Jimmy laissa tomber les bras d'un air découragé. Il ne cherchait même plus à s'excuser. Ce qui lui fallait, c'était de l'argent tout de suite. Et il n'en avait pas !

Soudain il se leva, l'air résolu.

— Muriel, s'écria-t-il, il n'y a qu'un moyen de sortir de là !

— Dis vite, Jimmy ?...
Le jeune homme se dirigea vers le secrétaire en bois de rose qui ornait un coin du salon. Il ouvrit un tiroir et prit un revolver.

Mais sa sœur avait vu le geste. Elle s'élança vers lui et lui saisit la main.

— Jimmy, tu ne feras pas cela ?

— Plutôt la mort que le déshonneur !

— Ecoute... attends au moins jusqu'à demain !... cette nuit, je réfléchirai... je trouverai bien quelque chose... mon petit Jimmy, je t'en supplie... ne te tue pas !...

Le jeune homme, au fond de lui-même, ne tenait pas du tout à cette solution. Il préférerait qu'une fois de plus sa sœur le tirât de là. Muriel était une fille intelligente et il ne doutait point qu'elle le sauverait.

— C'est bien ! dit-il... j'attendrai à demain... la nuit portera conseil... Peut-être aurons-nous une idée?... Mais, reprit-il d'un ton tragique, si nous n'avons rien trouvé...

— Nous trouverons ! répondit Muriel. Elle embrassa son frère et se retira.

LA MAIN MYSTÉRIEUSE

Rentrée dans sa chambre, Muriel se laissa tomber sur le bord de son lit.

Elle avait oublié les applaudissements du Magic-Palace. Toute sa pensée se concentra dans ce problème : se procurer de l'argent pour sauver Jimmy. Elle demeurait là, éperdue, à se creuser désespérément la tête.

Une de ses camarades, un jour, lui avait parlé d'un usurier qui prêtait volontiers de l'argent aux danseuses. Dès le lendemain, elle irait le voir. Et s'il trouvait les garanties insuffisantes pour une aussi forte somme ? S'il refusait ? Alors elle n'hésiterait point.

Elle se jetterait aux genoux de M. Smiths. Elle s'engagerait à lui rendre, mois par mois, l'argent détourné par son frère. Elle obtiendrait qu'il retirât sa plainte. C'était encore là la meilleure solution : cet homme ne serait pas impitoyable.

Et puis, pour lui donner tout de suite un gros acompte, elle vendrait son mobilier, cette petite chambre en laqué blanc qu'elle avait tellement désirée, qu'elle avait achetée meuble par meuble, avec tant de peine.

A cette idée, son cœur se serrait. Elle se rappelait la joie qu'elle avait eue à s'installer... ce guéridon recouvert d'une vieille dentelle... ces rideaux verts frangés d'or... ces gravures anciennes...

Tout à coup, elle se dressa, comme mue par un ressort. Ses yeux s'agrandirent d'effroi. Son cœur battit violemment.

Au-dessus du secrétaire ouvert, une main venait d'apparaître, et cette main, ayant pris un crayon, traçait quelques lignes sur une feuille de papier qui se trouvait là...

Puis la main laissa tomber le crayon, posa un rouleau sur le secrétaire et disparut.

Muriel rêvait-elle?... était-elle le jouet d'une hallucination?... D'où venait cette main sans bras, sans corps?... cette main vivante ?

Et, quand celle-ci se fut évanouie comme elle était venue, Muriel, faisant appel à tout son courage, s'approcha :

Il y avait quelque chose d'écrit sur la feuille de papier ; elle l'approcha de la lampe et, les tempes battantes, essaya de lire et lut :

" Malcorne, l'homme qui vous a été présenté l'autre jour, est soupçonné d'avoir commis jadis un faux qui a fait condamner un innocent. Si vous réussissez à le lui faire avouer, les mille dollars



Tout à coup, ses yeux s'agrandirent d'effroi...

**" nécessaires au salut de votre frère
vous seront remis. Pour vous montrer
la vérité de ce que je vous dis, en voici
toujours cinq cents comme acompte.**

Sur le secrétaire, il y avait, en effet, un rouleau de bank-notes.

Et alors, dans sa joie, la jeune fille ne chercha pas même à approfondir le mystère... à se demander ce que c'était que cette main étrange qui lui apportait un secours inespéré...

Elle se rappelait bien ce Malcorne qui lui avait été présenté quelques jours auparavant : c'était l'individu ridicule qui était amoureux d'elle. Dès lors, elle ne douta point de réussir. Cet avenu, elle l'obtiendrait facilement.

Jimmy était sauvé !



DEUXIÈME PARTIE

LE PROTECTEUR INCONNU

Juan Navarros essayait vainement de distraire la mélancolie de sa femme.

— Voyons, ma chérie, lui disait-il, essayez un peu de changer le cours de vos idées, sinon de vous consoler. Tenez, il y a ce soir, au Magic-Palace, une représentation extraordinaire. Tout New-York y sera. Voulez-vous que je fasse signe à quelques amis et que je téléphone qu'on nous retienne une table ?

Mais Jessie dit non de la tête.

— Mon ami, vous savez bien qu'aucun plaisir ne peut plus me tenter...
— Permettez-moi d'insister, ma chère amie. Et laissez-moi vous dire qu'il s'agit autant de moi que de vous. Car, réfléchissez-y un peu, vous nous mettez dans une situation bien délicate !

— Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes des jeunes mariés et on ne nous voit jamais ensemble, ni au théâtre, ni au restaurant, ni dans le monde ! Que va-t-on finir par imaginer ? Que je vous séquestre et que je vous rends malheureuse !

— C'est vrai, mon ami, répondit Jessie d'un ton grave. Vous m'avez montré assez de dévouement pour que je ne sois pas ingrate envers vous. Je vous accompagnerai, ce soir, au Magic-Palace.

Juan Navarros baisa la petite main que lui tendait sa femme, sans voir le pli douloureux qui se creusait sur son front.

— Je commanderai l'auto pour 10 heures... La représentation à laquelle Juan Navarros voulait emmener Jessie promettait, en effet, d'être sensationnelle ; il devait y avoir des débuts d'acrobates qui avaient fait

courir tout Londres, et Miss Muriel Mason et

ses girls danseraient un ballet nouveau.

Malcorne n'avait eu garde, comme on pense, d'y manquer. Mais en arrivant, il trouva toutes les tables déjà occupées.

Il n'était d'ailleurs pas homme à s'embarasser pour si peu.

— Garçon, dit-il, dix dollars si vous me procurez une table près de la scène !

Cinq minutes plus tard, le garçon ayant, malgré leurs protestations, dérangé des spectateurs, installait Malcorne et mettait dans la poche de son smoking le bank-note de dix dollars que celui-ci lui tendait.

Mais tandis qu'il se retournait pour répondre à de nouveaux arrivants, Malcorne, d'une main agile, avait délicatement repris son billet.

Au milieu du spectacle, Juan Navarros était arrivé avec sa femme et les deux couples mais qui étaient venus les chercher. Jessie portait une magnifique toilette de soirée et avait, dans les cheveux, un cercle de diamants, d'où fusait une aigrette blanche de toute beauté. Ils s'assirent près de Malcorne ; et, quand Ravengar entra, à son tour, dans la salle, celui-ci offrit une place à sa table.

Cependant, le ballet commençait. Miss Muriel Mason fit son entrée en scène, saluée par une salve d'applaudissements.

Le cœur de la jeune fille battait violemment. Son adorateur allait-il se trouver là ? Elle regarda de tous les côtés. Mais, bientôt, elle se rassura. Elle l'avait aperçu.

Et, alors, elle sembla ne danser que pour lui. Quand, après son pas, les bravos éclatèrent de nouveau de toutes parts, ce fut vers lui qu'elle s'inclina. La perspective des cinq cents autres dollars qu'elle pouvait gagner la soutenait et lui donnait la force de sourire au ridicule personnage qui ne la quittait point des yeux, l'enveloppait d'un regard éperdu d'amour, tout en se disant en lui-même :

— Elle m'aime !... A l'entr'acte, j'irai me jeter à ses pieds et lui déclarer ma flamme !... Attentif au spectacle, le public n'avait rien remarqué de cette scène muette.

Un seul homme suivait attentivement le manège de Muriel et de Malcorne. Un sourire parut sur son visage et ses lèvres murmurèrent à voix basse :

— Allons, tout va bien !...

Et Ravengar, allumant un cigare, ne quitta plus des yeux les groupes harmonieux que formaient les girls sur la scène.

LA COLÈRE DE BILL BANG

L'entr'acte était arrivé. Le garçon passait entre les tables pour se faire régler.

Malcorne lui tendit d'un air indifférent le billet de dix dollars qu'il lui avait repris, et, lui faisant signe de garder la monnaie, se leva et se dirigea vers les coulisses.

La première personne qu'il rencontra fut Bill-Bang. Celui-ci se planta devant lui, lui demandant ce qu'il venait faire.

— Monsieur, lui répondit avec assurance Malcorne, ne me reconnaissez-vous point ?... Je suis un ami de M. Ravengar, et nous avons l'autorisation de votre directeur d'entrer ici.

— C'est bon ! répondit avec humeur le régisseur.

Mais, tout en le laissant passer, il se promettait bien de ne pas le perdre de vue.

Miss Muriel attendait, elle aussi, l'entr'acte avec impatience. Malcorne allait-il venir ? Ellen'en doutait pas et n'osait point cependant se réjouir à l'avance.

Et puis, arriverait-elle à le faire parler ? Il fallait qu'elle déployât toutes ses séductions.

Aussi accueillit-elle Malcorne de la plus gracieuse façon.

— Permettez-moi, Miss, répartit galamment celui-ci, de vous remercier de vous souvenir ainsi de moi : votre mémoire, en vérité, n'a d'égale que votre beauté !

Ils étaient arrivés près d'un massif de verdure où ils pouvaient causer en toute liberté.

— L'autre jour, dit Muriel, je n'ai pas eu le temps de bavarder avec vous. Il fallait que je change de costume. Mais, ce soir, je vous accorderai volontiers quelques instants d'entretien.

— Que vous êtes bonne ! balbutia Malcorne qui ne se tenait plus de joie.

J'ai vu...

Mais tandis qu'il lui débitait les plus ridicules fadaïses, Miss Muriel Mason demeurait perplexe. Comment l'interroger sur sa vie passée?

— Le mieux, se demandait-elle sans l'écouter, n'est-il point de l'inviter à prendre le thé demain à la maison? En tête à tête, j'arriverai plus facilement à lui inspirer confiance et j'aurai tout le temps d'aiguiller notre conversation sur le sujet qui m'intéresse.

Cependant, dans la salle, un homme était bien ennuyé.

C'était le garçon. Il faisait et refaisait ses comptes et trouvait toujours qu'il manquait dix dollars.

En rappelant ses souvenirs, il se souvenait pourtant bien qu'il avait reçu deux billets de dix dollars. C'était le même spectateur qui les lui avait donnés tous les deux. Et l'idée

Ces paroles calmèrent instantanément le régisseur. Il eut honte de sa brutalité.

— Je supposais, Miss, que cet homme vous importunait de ses assiduités, et alors...

— Vous n'aviez rien à supposer!

Et, tandis qu'il se retirait tout penaud, Miss Muriel Mason aidait Malcorne à se relever.

LE FEU

Le rideau se releva bientôt sur le second acte et, déjà, miss Muriel se préparait à quitter sa loge pour descendre en scène quand, tout à coup, des artistes échevelées, à moitié vêtues, le visage bouleversé de terreur, envahirent le théâtre en poussant un cri affolé :

— Au feu!

En tombant, Malcorne avait lâché son cigare. Celui-ci avait roulé sur de la mousse

un remous l'obligeait de rester en arrière. Alors elle comprit qu'elle était perdue.

Elle voyait le feu avancer lentement vers elle; elle sentait la fumée l'étouffer.

Elle ferma les yeux. Sa pensée alla vers Harry Price. Ce n'est pas lui qui l'eût abandonnée aussi lâchement que Juan Navarros.

C'était donc cela son amour? C'était cela la sincérité de ses protestations? Déjà ses jambes fléchissaient, déjà elle perdait connaissance quand, soudain, un homme la saisit par la taille, la souleva, la plaça sur son épaule et s'élança à travers la foule. C'était Ravengar.

Il s'était échappé un des premiers. Il avait assisté à la ruée des spectateurs. Il avait vu Juan Navarros sortir seul.

— Et votre femme? lui avait-il crié.

Le jeune Cubain avait, d'un geste vague, indiqué qu'il ignorait ce qu'elle était devenue.



C'était un indescriptible tumulte... les portes de la sortie étaient prises d'assaut... Elles étaient trop petites pour laisser passer le flot humain...

lui vint, soudain, à l'esprit que celui-ci n'était peut-être point étranger à cette disparition.

Il l'avait vu se diriger vers le couloir. Il s'y précipita. Il tomba sur Bill-Bang.

— Dis-moi, lui demanda-t-il, n'as-tu pas vu entrer un individu, marquant assez mal, avec une barbe grisonnante et un œil fermé? Je le soupçonne de m'avoir joué un tour de sa façon, et je voudrais en avoir le cœur net.

— Je sais qui tu cherches, répartit le régisseur, et cela ne m'étonnerait nullement de lui. Viens avec moi, nous allons le trouver!

Et ils partirent tous les deux, dans les couloirs, à la poursuite de Malcorne.

Un gros cigare à la bouche, Malcorne buvait avec ivresse les compliments qu'avec une hypocrisie toute féminine lui prodiguait Muriel, en le regardant avec des yeux qu'elle s'efforçait de rendre tendres.

À ce spectacle Bill Bang vit rouge: il s'élança, poings en avant, sur l'infortuné Malcorne.

Le choc fut violent.

Malcorne, projeté à dix mètres plus loin, vint s'écraser sur le sol, aux pieds de trois jeunes girls qui, assises sur une banquette, sous une tonnelle, devisaient tranquillement.

— Ah ça, Monsieur Bill Bang, s'écria Muriel avec colère, est-ce que vous perdez la tête? De quel droit vous mêlez-vous de mes affaires? Ne sais-je, je vous prie, point comment j'ai à me conduire dans la vie?

sèche. Instantanément, elle avait pris feu. L'incendie avait rapidement gagné les tentures, puis les boiseries, et, brusquement, le couloir s'était trouvé rempli de fumée.

En entendant ce cri d'alarme, toute la salle s'était levée.

C'est en vain que quelques spectateurs, qui avaient gardé leur sang-froid, recommandaient le calme au public. Ce fut un indescriptible tumulte. Les portes de la sortie étaient prises d'assaut. Elles étaient trop petites pour laisser passer le flot humain. On se battait autour d'elles.

C'était une ruée effroyable. Les hommes se faisaient de la place à coups de poing. Les femmes tombaient évanouies. On passait sur leur corps sans se soucier d'elles.

Au dehors, on entendait les cris de la foule, les cornes des pompiers qui accouraient, à toute vitesse, avec leurs échelles.

Mais, tout à coup, les lampes électriques s'éteignirent: le feu avait brûlé les fils.

Juan Navarros s'était sauvé. Jouant des pieds et des mains, il était parvenu à fendre la foule. Il était arrivé jusqu'à la sortie. Ce ne fut qu'une fois dehors qu'il s'aperçut qu'il était seul et que, dans son affolement, il n'avait point pensé à sa femme.

Jessie, surprise par l'incendie, avait essayé, elle aussi, de se diriger vers la porte.

Mais, à mesure qu'elle s'efforçait d'avancer,

Alors il était rentré dans la fournaise. Il avait aperçu l'aigrette blanche de Jessie au milieu de la salle. Il s'était élançé vers elle.

Comment avait-il fait? Il ne le savait pas lui-même. Une volonté surhumaine l'avait soutenu. Il avait monté, comme un fou, les escaliers qui conduisaient aux loges. Il avait rencontré un petit vasistas. Il en avait crevé les carreaux et s'était ainsi trouvé sur le toit du Magic-Palace.

C'était là que les pompiers l'avaient aperçu et l'avaient recueilli avec sa précieuse proie, au moment même où, à bout de forces, il allait la lâcher. Jessie était sauvée...

Quand le feu avait éclaté, Miss Muriel Mason et ses compagnes, guidées par Bill Bang, avaient gagné une porte de secours inconnue du public.

Puis, le régisseur était retourné sur le théâtre.

Mais, dans le couloir, il trébucha sur un corps.

C'était Malcorne. Le misérable avait reçu une poutre sur le front et gisait inanimé.

Bill Bang ne put retenir une sourde exclamation de soulagement; mais aussitôt il se rappela sa brutalité envers cet individu qui lui avait valu de si sévères remontrances de la femme qu'il aimait.

Il hésita un instant; puis, d'un geste décidé, il se pencha vers Malcorne, le prit dans ses bras puissants et l'emporta dehors.

Sous l'air vif, Malcorne retrouva peu à peu ses sens. Il regarda autour de lui, semblant se demander ce qui lui était arrivé.

— Eh bien, mon cher ami, lui disait la jeune danseuse, vous voilà sauvé !

L'autre l'enveloppa d'un regard surpris :

— Pardon, madame, qui êtes-vous donc ?

— Voyons, rappelez-vous... Miss Muriel Mason... du Magic-Palace...

— Miss Muriel Mason?... le Magic-Palace?... répéta Malcorne avec hébétude.

La violence du choc de la poutre sur son crâne lui avait fait perdre la mémoire, Malcorne ne se souvenait plus du passé !

UN SAUVEUR INATTENDU

Miss Muriel Mason était rentrée chez elle affolée. Ainsi, tout s'écroulait devant elle ! Une catastrophe soudaine avait tout bouleversé !

Sans doute elle avait toujours les cinq cents dollars. Mais, puisqu'elle avait échoué dans sa mission, lui appartenaient-ils encore ?

Allait-elle être obligée de les rendre ?

Les rendre à qui ? Elle ignorait à quel mystérieux protecteur elle en était redevable. Dans sa joie du salut de Jimmy, elle n'avait plus songé à tout ce qu'il y avait d'étrange dans l'apparition de cette main au milieu de sa chambre. Maintenant qu'elle y songeait, elle en éprouvait une secrète terreur et, si elle renonçait à comprendre, elle n'en demeurerait pas moins, malgré toute son énergie et son sang-froid, pleine d'appréhension sur ce que l'avenir lui réservait.

Aussitôt rentrée, elle mit son frère au courant. Déjà il connaissait, par les éditions spéciales des journaux qu'on criait dans la rue, l'incendie du Magic-Palace. Il avait été sur le point de courir jusqu'au music-hall. Puis il avait pris le parti d'attendre, plein d'inquiétude, le retour de sa sœur.

— Et, maintenant, demanda tristement Muriel, qu'allons-nous devenir ? Le théâtre brûlé, me voilà sans engagement ! Le temps d'en retrouver un autre et le peu d'argent que je possède encore sera mangé !

— N'avons-nous pas cinq cents dollars ?

— Cet argent n'est pas à nous, Jimmy. Ne dois-je pas le remettre à M. Smiths pour l'empêcher de déposer sa plainte contre toi ?

— Ma petite sœur, je t'en supplie, ne revenons pas là-dessus, ce soir. Réjouissons-nous seulement de ce que tu as échappé à l'effroyable catastrophe !... Et puis, ajouta-t-il avec tranquillité, pourquoi nous inquiéter, ton protecteur n'est-il pas là ?

Au fond de lui-même, il n'avait pas cru un mot de l'histoire de la main mystérieuse que lui avait contée sa sœur ? La vérité, c'était que Muriel avait des économies cachées et qu'elle avait inventé cette fable pour lui donner une leçon et le corriger de sa maudite passion de jeu !

Mais, tout à coup, ses cheveux se dressèrent sur sa tête ; il se leva avec épouvante et, d'une voix tremblante :

— Muriel, balbutia-t-il, regarde...

Les yeux de la jeune fille se dirigèrent vers le petit bureau en bois de rose.

La main venait d'apparaître. Elle y laissa tomber, de nouveau, un rouleau, puis écrivit rapidement quelques mots sur le blok-notes qui se trouvait là.

Quand elle eut disparu, Muriel et Jimmy se précipitèrent et lurent, avec stupéfaction :

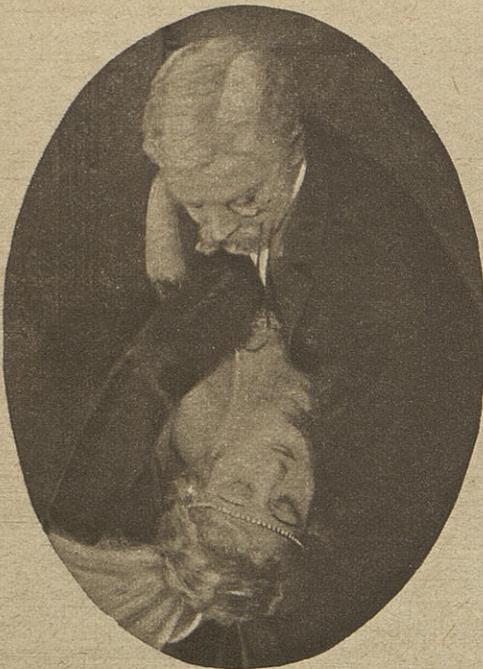
Vous avez fait de votre mieux, miss Mason. Ce n'est pas votre faute si vous n'avez pas réussi. Aussi voici les cinq cents dollars qui vous sont nécessaires pour sauver votre frère.

L'INJURE

Juan Navarros, échappé à la catastrophe, s'était hâté de regagner son hôtel.

Couvert de poussière, les vêtements en désordre, il s'était effondré dans le premier fauteuil qu'il avait rencontré.

Peu à peu, le sentiment de la réalité lui revenait. Il se rendait compte maintenant de



Ravengar avait saisi Jessie par la taille...

ce que sa conduite envers Jessie avait d'abominable. Un bruit de trompe le fit tressaillir. Une auto s'arrêtait devant l'hôtel. Puis il entendit qu'on pénétrait dans le salon. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il entrebâilla doucement la porte et n'en crut point ses yeux.

Jessie entra, soutenue par Ravengar. Il l'aidait doucement à s'asseoir sur le canapé, tandis que la femme de chambre s'empressait de lui placer un coussin sous la tête. Peu à peu, la jeune femme achevait de reprendre ses sens. Il la vit tendre la main à son sauveur et le remercier en souriant des soins empressés qu'il lui prodiguait. Alors, une âpre jalousie, autant qu'un cuisant remords, lui serra le cœur.

En un tour de main il remit de l'ordre dans ses vêtements, et, d'un pas ferme, pénétra dans le salon.

— Vous ! s'écria-t-il avec une feinte émo-



Il l'avait saisie entre ses bras et essayait d'approcher ses lèvres des siennes.

tion... vous, ma chère Jessie !... sauvée !...

— Oui, répondit froidement celle-ci.

Et, désignant son compagnon :

— Grâce à Monsieur, ajouta-t-elle...

Le Cubain se tourna vers Ravengar :

— Monsieur, lui dit-il, je ne sais, en vérité, comment vous remercier de ce que vous avez fait pour ma femme !

— Ne me remerciez pas, répondit Ravengar sèchement ; j'ai fait que ce que je devais !

Et, d'un ton de persiflage qui cingla Juan Navarros comme un coup de cravache :

— Tout le monde à ma place en eût fait autant !...

Mais Jessie s'était levée.

— Messieurs, permettez-moi de me retirer... Ces émotions m'ont brisée, je n'en puis plus...

Juan, voulez-vous avoir l'obligeance de reconduire Monsieur et de lui exprimer tout le plaisir que nous aurions à le revoir...

Elle tendit la main à Ravengar qui y posa respectueusement ses lèvres, et, soutenue par sa femme de chambre, quitta le salon.

Les deux hommes restèrent en présence. — Monsieur, dit enfin Ravengar avec calme, il se fait tard ; je vous demanderai, à mon tour, la permission de me retirer.

Et, sans attendre la réponse, il prit congé d'une légère inclinaison de tête.

Juan Navarros le reconduisit jusqu'à la porte et lui tendit la main ; mais Ravengar n'eut pas l'air de la voir et sortit.

— Il se moque de moi ! s'écria avec colère le Cubain demeuré seul... mais cela ne se passera pas ainsi !... Je ne perdrai pas en un soir le bénéfice de plusieurs mois d'efforts !... Il faut que j'aie une explication avec Jessie !...

Il monta dans le boudoir de sa femme. Elle avait passé un peignoir et sa camériste venait de terminer sa coiffure pour la nuit.

— Jessie, lui dit-il, vous devez me juger bien mal ?... Je vous ai laissé sauver par un autre que moi... j'avais perdu la tête !... et je viens vous supplier de me pardonner...

Mais Jessie, sans tourner les yeux vers lui, lui répondit simplement :

— Je ne vous fais aucun reproche, Juan !...

— Les apparences sont contre moi, je le sais. Je me suis trouvé seul tout à coup, dans la rue. J'ai cru que vous étiez partie.

— Pourquoi vous donner tant de peine pour m'expliquer ce que je sais déjà ?

— Parce que je ne voudrais pas que ce malencontreux incident créât le moindre malentendu entre nous...

Il s'était rapproché d'elle.

— Car je vous aime, Jessie... je vous aime... Cette catastrophe où j'ai failli vous perdre, m'a montré à quel point vous m'étiez chère !

Il lui avait pris la main, mais d'un geste vif elle se dégagea.

— Laissez-moi, je vous prie...

— Non ! la vie que je mène près de vous est trop cruelle !... Vous êtes ma femme... je ne veux plus que vous l'oubliez !

— Et votre serment, señor Juan Navarros ?

— Mon serment ?... Que m'importe mon serment !... Je suis résolu à m'en affranchir, puisque vous ne voulez pas m'en délier vous-même... Je suis votre mari et j'entends user de tous mes droits !...

Il l'avait saisie entre ses bras et essayait d'approcher ses lèvres des siennes.

— Juan, laissez-moi...

— Je t'aime, entends-tu... je t'aime comme un fou...

D'un effort désespéré elle s'était dégagee. D'un bond elle fut dans sa chambre et, avant qu'il fût revenu de sa surprise, elle avait donné un tour de clé et s'était enfermée.

— Ouvrez-moi, Jessie, cria le Cubain...

— Jamais ! répondit-elle...

Juan Navarros sentit qu'il perdait la raison. Il frappa la porte à coups de poings. Un grand vase de porcelaine qui se trouvait, près de là, sur un socle, tomba et se brisa sur le sol avec un fracas épouvantable.

— Ouvrez, ou j'enfoncerai la porte !...

Il prit une chaise et la brandit au-dessus de sa tête. Tout à coup il s'arrêta, son bras retomba, ses dents se mirent à claquer d'effroi.

Sur la porte il venait d'apercevoir deux yeux qui le regardaient fixement et, au-dessus de ces yeux, deux mains croisées dont l'une tenait un poignard. Et, soudain cette main se dressa vers lui, menaçante. Alors, affolé, il s'enfuit...

GUY DE TÉRAMOND.

Fin du troisième épisode.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

QUATRIÈME ET CINQUIÈME ÉPISODES :

Le tremblement de terre

Le Boxeur invisible

Le cinquième épisode paraîtra en supplément sur quatre pages illustrées.

J'ai vu.



Amiral Lacaze. — M. Painlevé. — M. Ribot (France). M. Franklin-Bouillon. Sir Robert Cecil (Angleterre).

A^m Simms-Grant (Etats-Unis).

Prince Colonna (Syndic de Rome).

Sir Lloyd George (Angleterre).



Général Robertson (Angleterre).



Amiral Jellicoe (Angleterre.)



A gauche : Sir Douglas Haig (Angleterre).

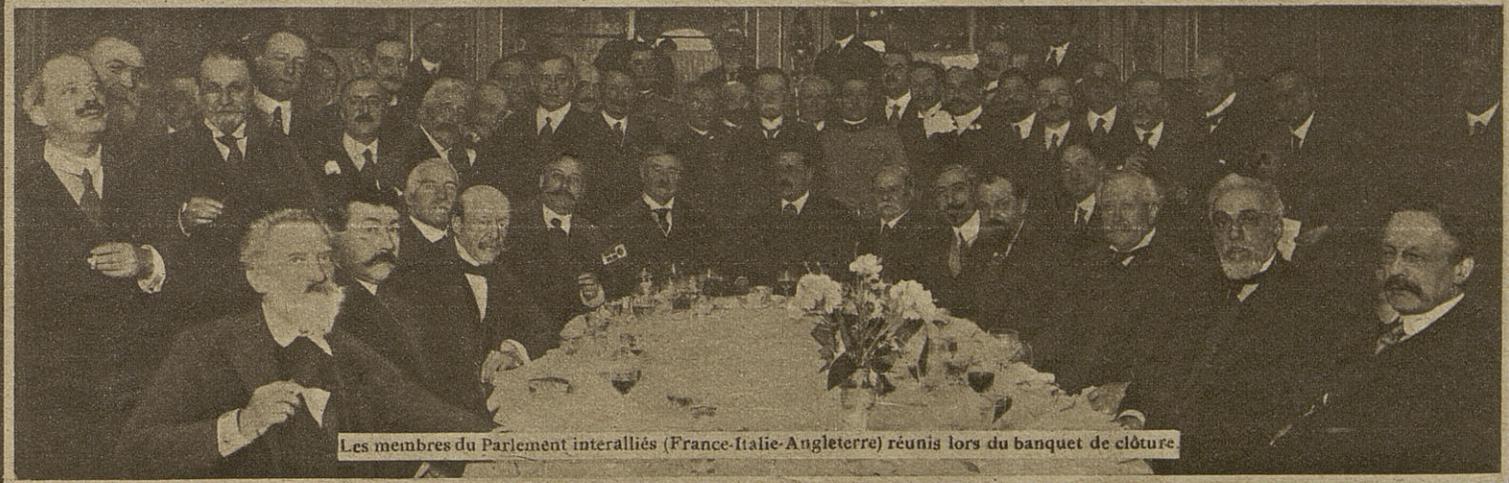
A droite : Général Nivelle (France).



Amiral Le Bon (France).



Général Pétain (France.)



Les membres du Parlement interalliés (France-Italie-Angleterre) réunis lors du banquet de clôture.

INSTANTANÉS DE LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS ET DU PARLEMENT INTERALLIÉS

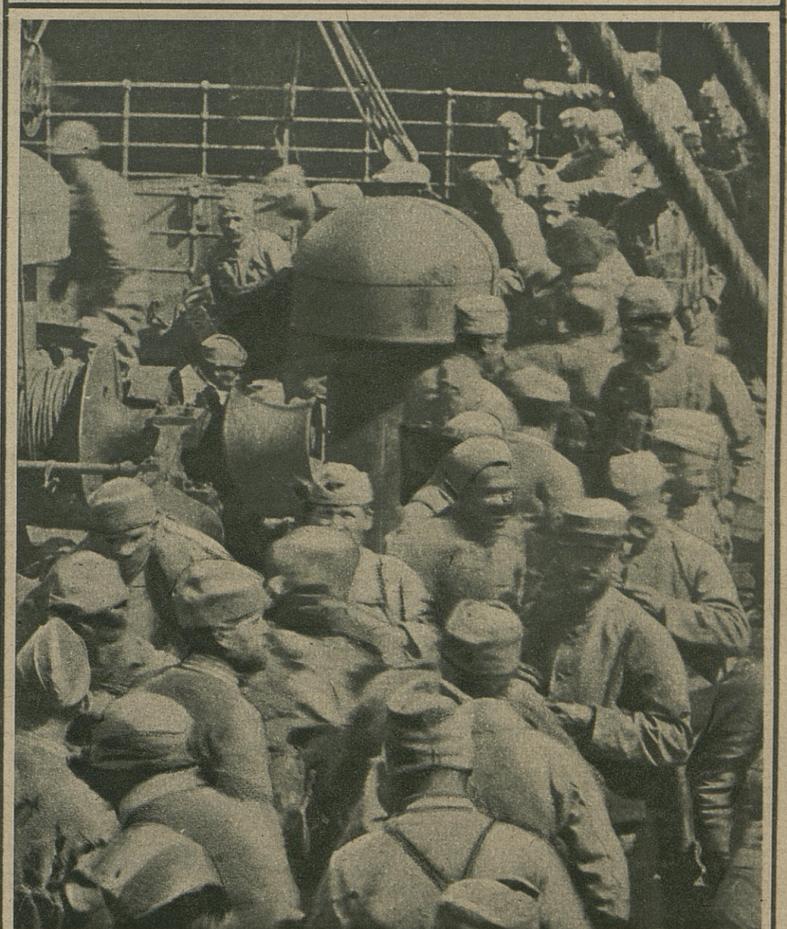
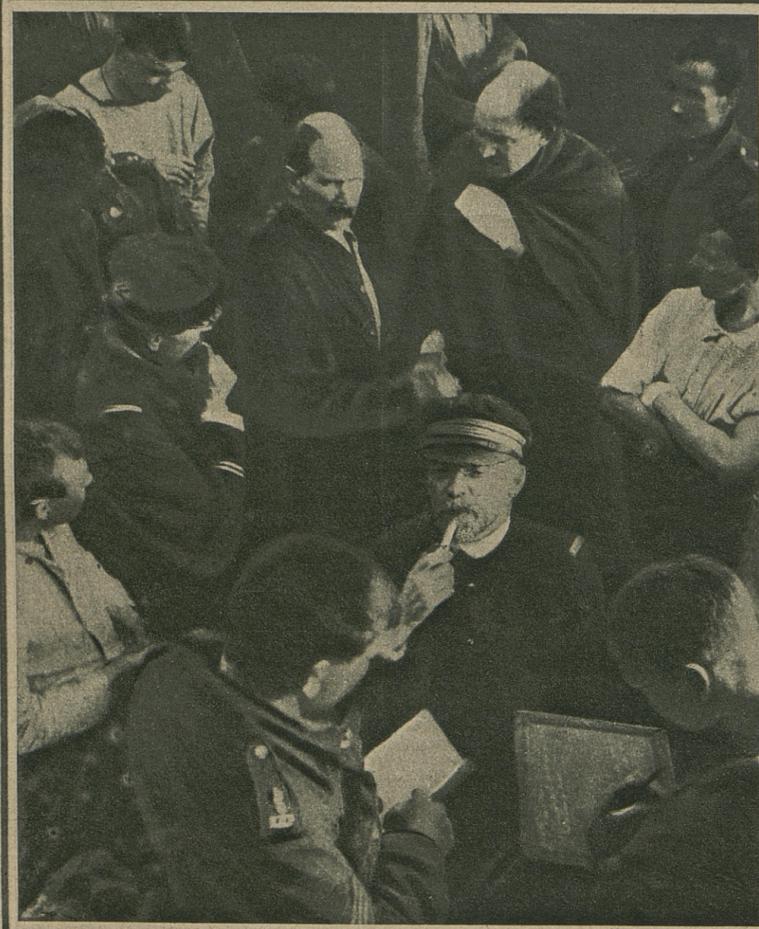
Pendant que la bataille se développait favorablement sur notre front et le front anglais, les hommes d'Etat des grandes nations alliées se réunissaient à Paris, dans une conférence du plus haut intérêt, pour examiner la situation au triple point de vue diploma-

tique, militaire et naval. D'importantes décisions y furent prises. Parmi les hommes éminents qui y prirent part on peut citer : MM. Ribot, Lloyd George, l'amiral Jellicoe, les généraux Haig, Nivelle, Robertson et Pétain, l'amiral Le Bon et l'amiral américain Simms-Grant.

La manœuvre du canon de chasse à bord d'un transport.



Les rescapés de l' "Arcadian" dans l'entrepont du remorqueur qui les a recueillis.



L'appel des rescapés de l' "Arcadian" à bord d'un patrouilleur français.

Un sous-marin est signalé : les soldats endossent leur ceinture de sauvetage.

L'alerte prend fin : les soldats quittent le pont.

SCENES DE LA GUERRE SOUS-MARINE : L' "ARCADIAN" ET LE "L..." TORPILLÉS EN MÉDITERRANÉE

Le péril sous-marin s'est tout à coup révélé d'une extrême gravité. Chaque semaine, chaque jour, chaque heure marque une diminution importante de notre tonnage, alors que pour mener la guerre à bonne fin et

mettre en valeur toutes nos alliances, la maîtrise de la mer nous est nécessaire. Sur tous les océans, à bord des navires alliés des scènes dramatiques, comme celles que nous donnons ici alertent, souvent équipages

et passagers. Ces photographies ont été prises après le torpillage de l' "Arcadian", transport anglais coulé le 16 avril dans l'Égée, et du "L...", coulé deux jours plus tard. Comme on le voit, l'ennemi signalé,

gagnent sans panique les emplacements du pont qui leur ont été assignés. Et tandis que le bateau s'enfonce lentement, les canots sont mis à la mer. C'est à ce beau sang-froid que nous devons d'avoir perdu peu de vies humaines.

EN MARGE DE LA GUERRE



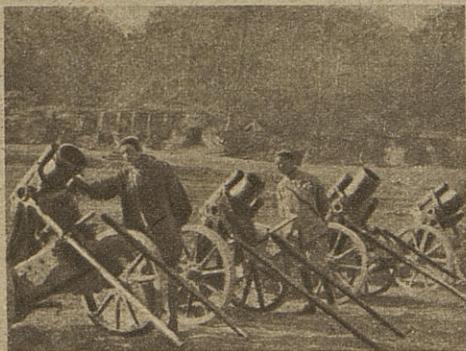
Le duc Philippe d'Orléans, qui vient de solliciter en vain l'honneur de servir dans l'armée des Etats-Unis, et la comtesse de Valverte qui porte dans ses bras une jeune lionne-mascotte.



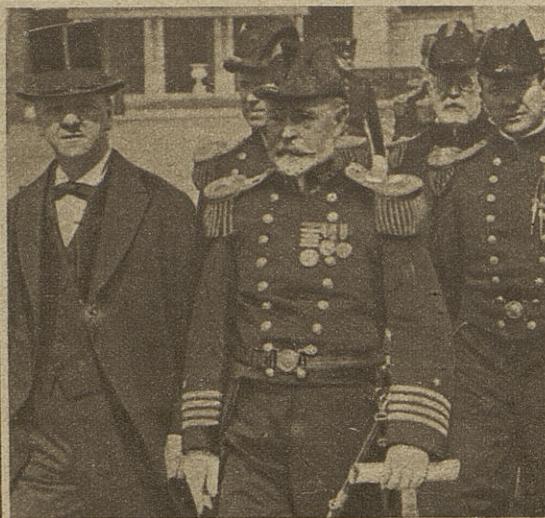
La reine Marie de Roumanie, qui ne cesse de se prodiguer pour les blessés, est photographiée ici au milieu de la mission de la Croix-Rouge britannique que dirige sir Griffiths et qui est installée à Jassy, dans l'hôpital du prince Mircea.



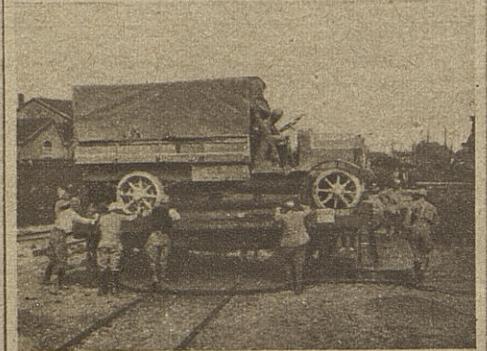
En Angleterre, à Birkenhead, on a créé des détachements de police féminine. Et ces policewomen, chargées de la circulation, ont permis de verser bon nombre de policemen dans l'armée.



Nombreux furent les canons de tranchées conquis par nos troupes lors de la dernière bataille de l'Aisne. On voit ici toute une batterie de ces mortiers spéciaux enlevés près de Moronvilliers.



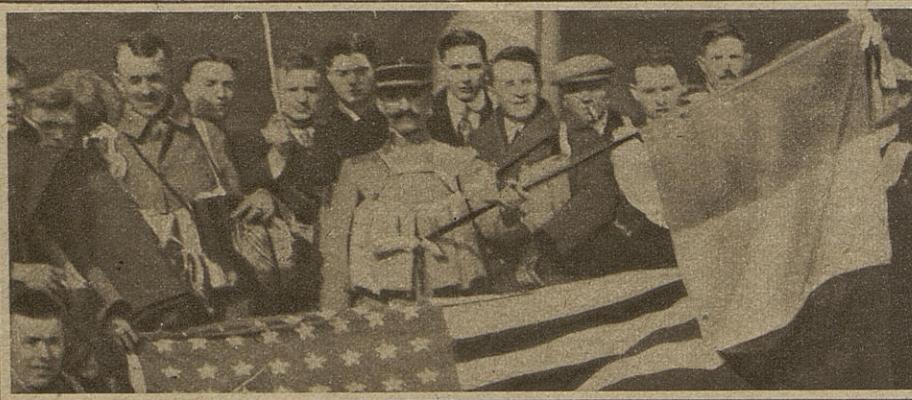
À Washington, le sous-secrétaire d'Etat à la Marine, M. Joseph Daniels quitte l'Académie navale des Etats-Unis qu'il vient de visiter, guidé par le capitaine Edward Eberlé superintendant et par les principaux professeurs de l'école.



C'est avec le rail plus qu'avec les jambes que se gagnent maintenant les batailles. Tout passe par le chemin de fer, et cette auto même prend le train pour ménager ses pneus et son moteur.



M. Zaïmis, à qui, pour sembler donner satisfaction à l'Entente, le roi de Grèce vient de confier la succession de M. Lambros.



Quelques passagers du transatlantique français " Rochambeau ", qui échappa, grâce au sang-froid de son capitaine, à la torpille d'un sous-marin allemand alors qu'il achevait la traversée de l'océan Atlantique et qu'il ramenait de New-York vers le front occidental de nombreux permissionnaires.



Le sous-lieutenant Michel Psichari, le second petit-fils de Renan, vient de tomber à son tour au champ d'honneur.

Pour paraître prochainement :

CAPITAINE LANGEVIN

CAVALIERS DE FRANCE

1914 : ÉTAPES ET COMBATS

Préface de Théodore CHÈZE

50 Dessins de Gérard COCHET

Un volume in-18... .. 3 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Paris — 30, Rue de Provence, 30 — Paris

PELADE NOTICE GRATUITE
SENIT, pharmacien
27, rue Matabiau, Toulouse

LES 10 REMÈDES DE LA VIEILLE CURE

Bronches	Anémie	Retour d'Age
Albumine	Estomac	Rhumatismes
Diabète	Sang	Nerfs, Foie, etc.

Ces vieux remèdes rendent la santé aux malades les plus désespérés.

Gratis, Notice du Docteur Livet

Ecrire : Vieille Cure de Soisy-sous-Montmorency (S.-O.)

BALLONS FOOTBALL : : : 12 FR.

GANTS DE BOXE : : : : : :

RAQUETTES DE TENNIS

et tous articles pour Sports à Prix Réduits

EMBROCATIION CONTRE LA FATIGUE 0 fr. 75

ELIMS PIERRE, 10, Fbg. Montmartre (dans la Cour), Paris

Expédition partout. — Catalogue gratis.

VICTOR BREYER

LES FLANDRES EN KHAKI

Notes d'un interprète français à l'armée britannique

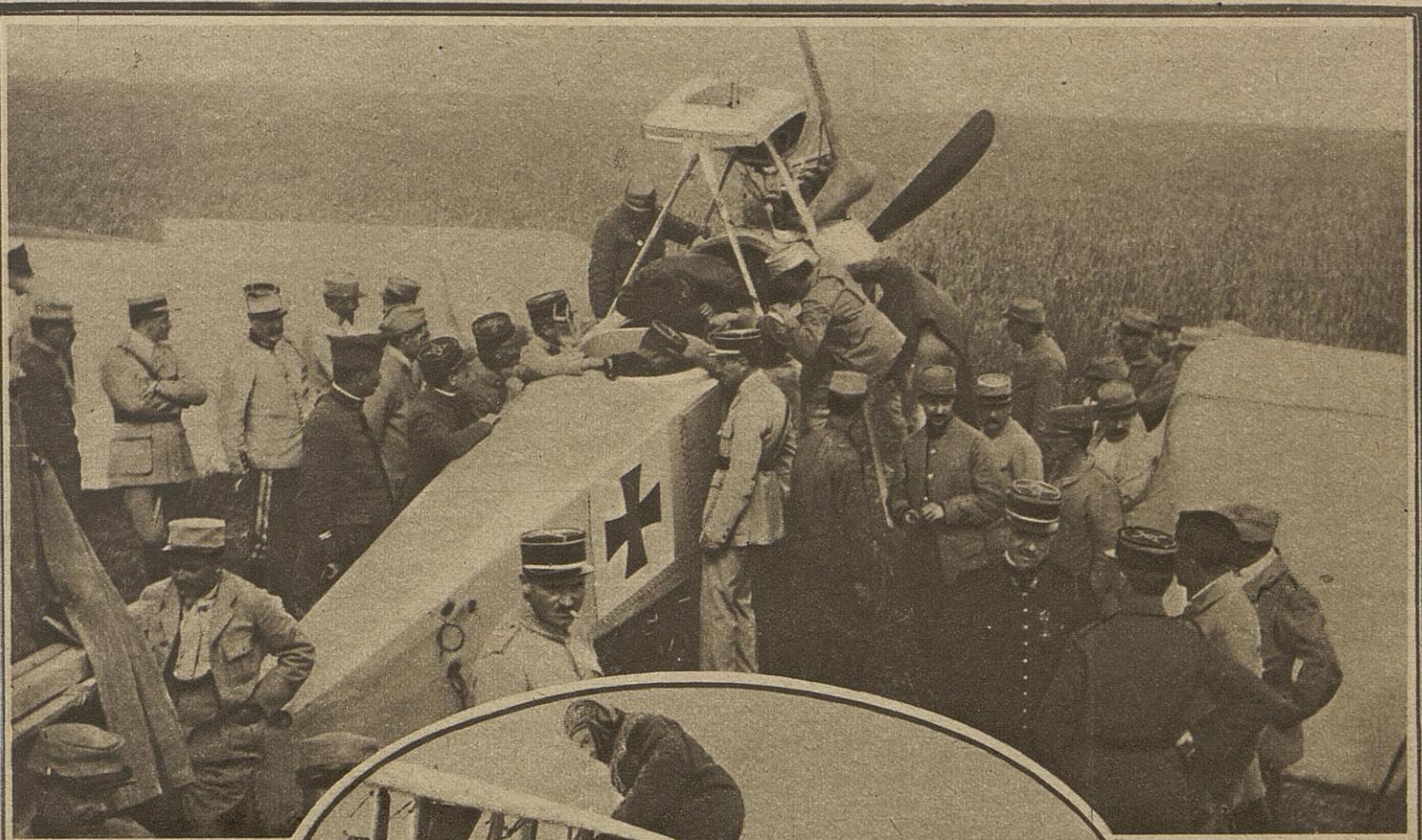
PRÉFACE DE Ch. FAROUX

Un volume in-16 2 francs

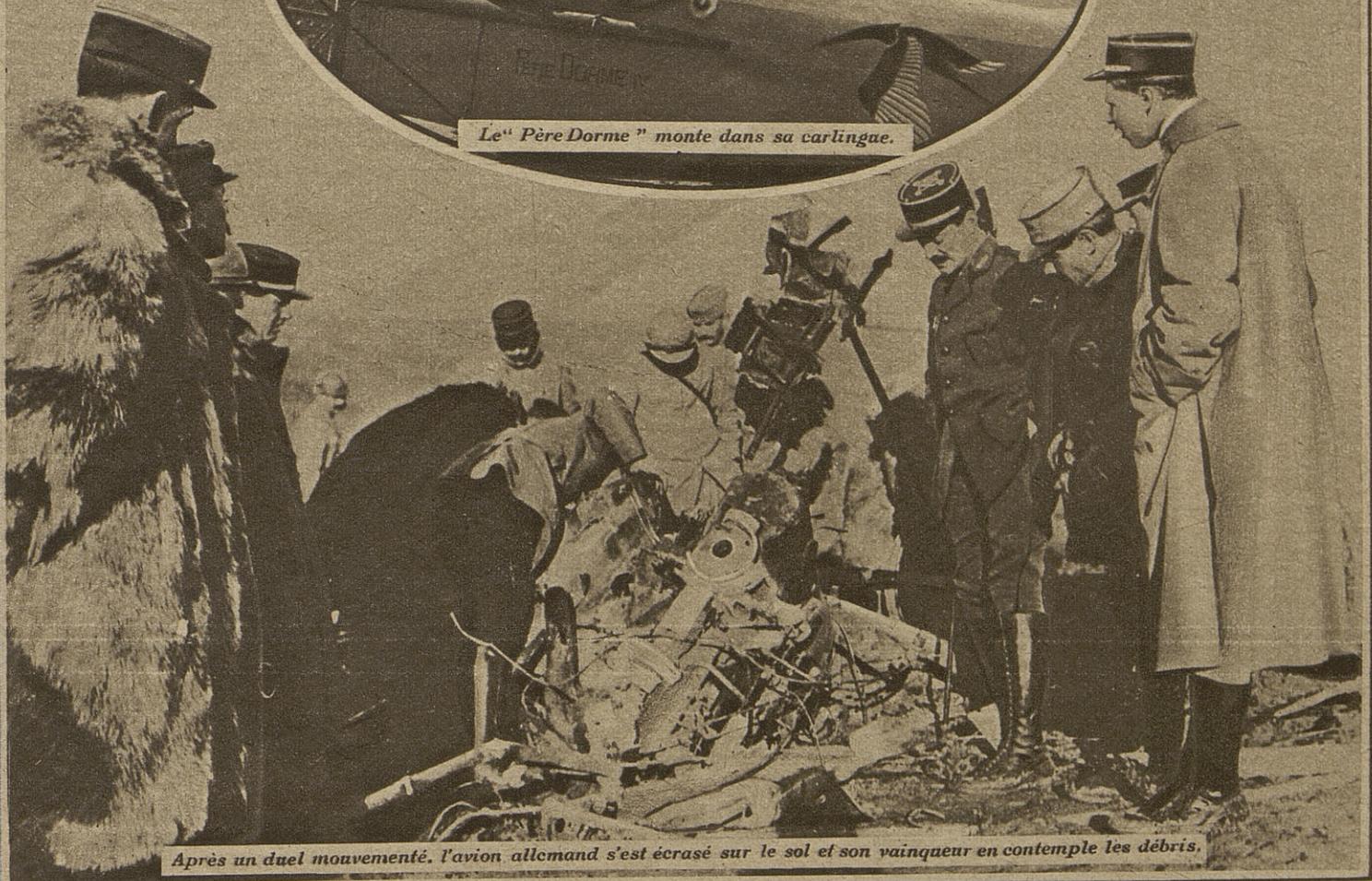
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

J'ai vu.

Le sous-lieutenant Dorme essaie un appareil ennemi qu'il a contraint à atterrir dans nos lignes.



Le "Père Dorme" monte dans sa carlingue.



Après un duel mouvementé, l'avion allemand s'est écrasé sur le sol et son vainqueur en contemple les débris.

DEUX RÉCENTES VICTOIRES DU " PÈRE DORME "

" Dans la période du 24 au 30 avril, le sous-lieutenant Dorme a abattu son vingt et unième appareil ennemi... Du 1^{er} au 7 mai, il a abattu son vingt deuxième appareil... " tels sont les termes des communiqués annonçant les dernières victoires de cet as qui se classe à

la troisième place du prestigieux palmarès. Appartenant à la même escadrille que Guynemer, Dorme est avec Nungesser son rival le plus direct. En quelques semaines, ce jeune héros avait à la fois acquis le droit au communiqué et pris parmi une des premières places.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

— J'ai cru, reprit-elle, que vous ne reviendriez plus, que ce que je vous avais dit il y a quelques jours vous avait à jamais éloigné de moi.

— Je serais revenu, mon amie, avant de m'embarquer. Pas davantage. A quoi bon envenimer son mal en le mettant à vif? J'aurais attendu, en espérant qu'un jour viendrait où vous seriez moins loin de m'aimer.

— Que vous êtes irréféchi! répondit-elle. Il faudrait vous aimer le jour où il vous plaît d'avouer votre passion... Quelle harmonie, en vérité! Et croyez-vous qu'on la rencontre si souvent?... Écoutez, Levinski, j'ai pour vous une amitié très grande, mieux que cela, même, une amitié qui grandit. J'aime votre réserve, votre caractère loyal et franc, votre indépendance... Oui, j'aime tout cela de vous-même. Cela vous suffit-il pour l'instant?

— Oui... Ah! merci, merci...

Il était tout ému. Il lui avait pris les mains qu'il embrassait avec feu.

— Avez-vous des nouvelles de votre embarquement? reprit-elle après quelques instants de silence.

— Ce matin je suis allé — comme les jours derniers, — à la *Kommandantur*. Mon ordre d'embarquement, qui peut, d'ailleurs, être retardé, est fixé pour dans dix jours. Je m'embarque sur un sous-marin d'une nouvelle série, un grand modèle où la vie est, paraît-il, plus confortable que sur les autres... Mon sort est donc moins rigoureux que je ne le redoutais tout d'abord. Il demeure, hélas, la tâche que je serai peut-être forcé d'accomplir. Je demande au Ciel qu'elle ne soit pas au-dessus de mes forces morales... Qu'est-ce que tout cela d'ailleurs, puisque j'aurai votre pensée pour me soutenir, pour m'isoler?...

— Mon pauvre ami... Je comprends et partage vos appréhensions... Mais votre bateau sera peut-être employé à des ouvrages uniquement militaires.

— Je le souhaite, encore que le chef qu'on met à sa tête soit de ces résolus qui sont prêts à tout et ne redoutent rien...

— Qui est-ce?

— Un homme que je n'aime précisément pas: von Hartig!

— Von Hartig?

Maria Lesser eut un frémissement, vite réprimé, dans la voix.

— Von Hartig?

— Vous le connaissez?

— Mal... c'est-à-dire que, jadis, il est

venu quelquefois ici avec un camarade à moi. Un homme dur, vous avez raison. Il m'a semblé que c'était un homme dur.

Puis elle ne parla plus. Elle semblait retombée dans un songe. Elle murmura: « Ah! la vie est méchante! »

Sa voix faiblit. Un voile passa devant ses yeux. Puis l'énergie lui revint soudain et, d'une voix agitée:

— La vie est méchante pour vous, reprit-elle, pour vous... mon ami. Désigné pour une besogne qui vous rebute, sous les ordres d'un homme que vous n'aimez pas... Enfermé dans cette boîte d'acier avec lui, près de lui, toujours près de lui... Oui, c'est trop. Ah! cela, c'est trop... Levinski, vous m'avez cru tout à l'heure lorsque je vous ai dit que j'avais pour vous une grande, une très grande amitié...

— Comment douterai-je?

— Oui... croyez-moi; il faut me croire. Oh! ce n'est pas depuis toujours... mais depuis que vous m'avez parlé, vous m'avez éclairée sur mes propres sentiments... Vous m'aimez très certainement, mon ami...

— Infiniment.

— C'est bien... C'est bien... Je vous crois.

Elle était tout agitée, en proie à une émotion intérieure qui se révélait par une abondance inaccoutumée de paroles... Levinski la regardait, l'écoutait sans soupçonner ce qui motivait un tel trouble. Il accusait l'amour et n'avait pas tout à fait tort. Plus calme, enfin, Maria Lesser lui dit:

— Mon ami, j'aurais sans doute un service à vous demander... un service fraternel. Il se peut que ces jours-ci, demain, après-demain, j'aie besoin d'aller à Hambourg... une affaire personnelle. Voudrez-vous m'y accompagner? Nous pourrions parler, nous dire bien des choses sur nous-mêmes, nous mieux connaître.

— J'ai dix jours de liberté, ils vous appartiennent... Disposez de moi. Je suis à vos ordres. Vous ne pourrez me faire de plus grande joie...

— Merci... vous êtes bon. Je vous préviendrai.

Levinski se leva et partit. Elle l'accompagna jusqu'au seuil de l'appartement; puis demeurée seule, rentra dans la pièce où elle recevait ses amis, sans fermer la porte de l'antichambre. Elle marchait en répétant à mi-voix:

— Hartig... Hartig... La vie est méchante. C'est trop!

Elle pétrissait dans sa main nerveuse un mouchoir mince et fin. Elle n'était plus la maîtresse de son esprit ou de ses nerfs. Elle s'étonnait de la faiblesse de son cœur qu'elle avait cru à jamais endurci, après trop d'épreuves. Elle s'assit et son émotion s'apaisa. La nuit descendait, emplissant d'ombre la pièce où elle demeurait à présent immobile. Peu à peu la rade s'obscurcit et la masse pesante des cuirassés s'estompa. Des points lumineux piquèrent, çà et là, la draperie bleue de la mer. Plus rien ne remuait dans le petit appartement devenu sombre. Seule la lueur falote et vacillante de la veilleuse, par la porte entr'ouverte, éclairait d'un rayon jaune et trouble Maria Lesser impassible, et qui songeait à la misère de son destin.

V

— Elmshorn!... Elmshorn!

La voix rauque de l'employé de la gare répétait le nom de la station. Le seul voyageur qui était monté à Kiel avec Levinski et Maria Lesser descendit pour prendre la ligne de Heide. L'employé repassa, ferma la porte vigoureusement après avoir crié: « Attention! » et le train repartit lentement.

De temps en temps, les roues trop peu graissées du wagon grinçaient en un gémissement aigu. Levinski et Maria Lesser étaient assis l'un en face de l'autre et ne parlaient pas. Levinski goûtait sa propre joie silencieusement. Maria pensait — pensées tristes qui avaient assombri ses yeux.

Soudain, elle lui demanda:

— Vous êtes retourné à Hambourg, depuis la guerre?

— Non point.

— Vous aimez Hambourg?

— Oui, j'aime Hambourg. J'aime Hambourg parce que j'aime tous les ports, parce que j'ai toujours aimé les ports... Tout jeune, à Dantzig, j'allais sur les bords de la Mottlau et j'y passais des longs moments parmi le petit peuple des marins et des débardeurs. Je regardais les colis qu'on débarquait. Je humais les fruits venus des pays ensoleillés, les poissons, les denrées exotiques. Et je restais là, fasciné, auprès des bateaux, enivré par l'odeur entêtante des cargos, cette odeur qui sent le vieux poisson, le charbon, le goudron... Quand ils appareillaient, j'aurais voulu monter à bord, les suivre, partir avec eux pour des contrées lointaines et que j'imaginai dangereuses et belles. Parfois aussi je grimpais jusqu'à la haute forêt en un point d'où je voyais la Vistule et la mer... La mer! Ah! je l'ai regardée souvent et longtemps, la mer!... Je me disais: quand je serai grand, je voyagerai sur la mer et au delà des mers. Je connaîtrai des pays où les autres ne vont pas. Et je restais là, perdu dans mes contemplations, inattentif aux heures qui s'écoulaient.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

du 2 au 8 Mai.

MERCREDI 2 MAI. — Cinq avions français bombardent Trèves.

JEUDI 3. — M. Zaimis succède comme premier ministre grec à M. Lambros.

— Offensive anglaise sur les rives de la Scarpe: nos alliés entament la ligne d'Hindenburg.

VENDREDI 4. — Les Français enlèvent le village de Craonne.

— Les Anglais prennent le Fresnoy.

SAMEDI 5. — Les Français achèvent la conquête du Chemin des Dames: 6 000 prisonniers.

DIMANCHE 6. — Violentes contre-attaques allemandes brisées sur le plateau de Craonne.

— Manifestation des parlementaires alliés à la statue de Strasbourg, à Paris.

LUNDI 7. — Succès britannique à l'est de Bullecourt. — Un avion allemand lance quatre bombes sur un faubourg de Londres.

— Scène de clôture du Parlement interalliés à Paris.

MARDI 8. — Les Anglais reprennent le village du Fresnoy.

— Duel d'artillerie sur le Carso.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi les officiers de marine qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie sinon de la répulsion, et sous les ordres duquel plusieurs de ses camarades le plaignent de servir. Avant de rejoindre son poste, Levinski retourne chez une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, laquelle a vainement tenté des démarches pour l'empêcher d'être envoyé à bord d'un sous-marin.

J'ai vu...



Pour une fois, les mulets des civayes n'ont pas le cœur à l'ouvrage.

La jument du gommier est capricieuse.

Ils voudraient prolonger le bain réparateur.

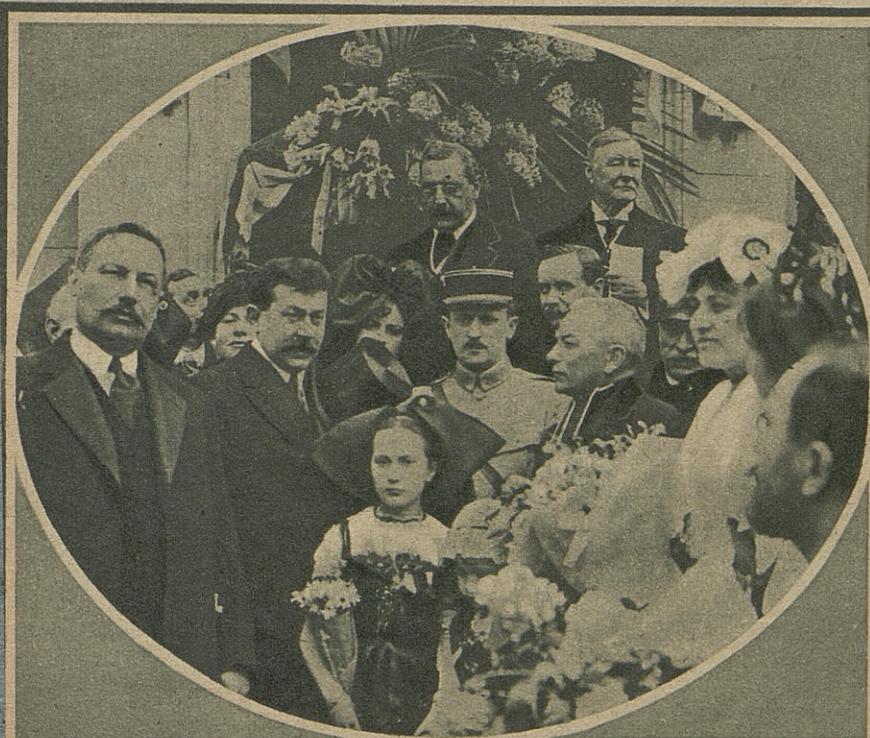
Le baudet du caporal d'ordinaire a peur de l'eau.

RÉTIFS ET ENTÊTÉS, ILS CÈDENT A LA RAISON... ET A LA CRAVACHE

Tout comme les soldats, les bêtes qui sont au front ont besoin de s'aguerrir. Et il arrive souvent que le cheval lui-même, pourtant le mieux dompté des auxiliaires de l'homme, se montre aussi rétif qu'un baudet lorsqu'il entend le canon pour la première fois. Assuré-

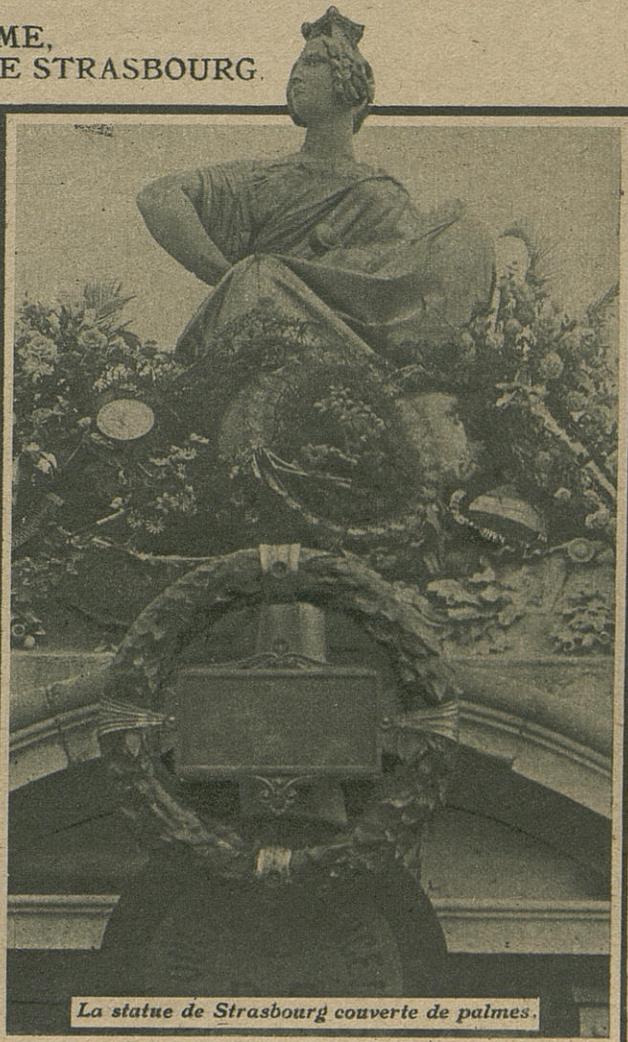
ment, on ne peut demander à ces pauvres bêtes de supporter les bombardements avec le stoïcisme de l'homme qui défend sa patrie. Leur unique ambition, c'est le picotin d'avoine et la chaude litière. Or, en guerre, ils ne sont pas toujours assurés d'avoir l'un et l'autre.

LE PRINCE COLONNA, SYNDIC DE ROME, DÉPOSE UNE PALME AUX PIEDS DE LA STATUE DE STRASBOURG.



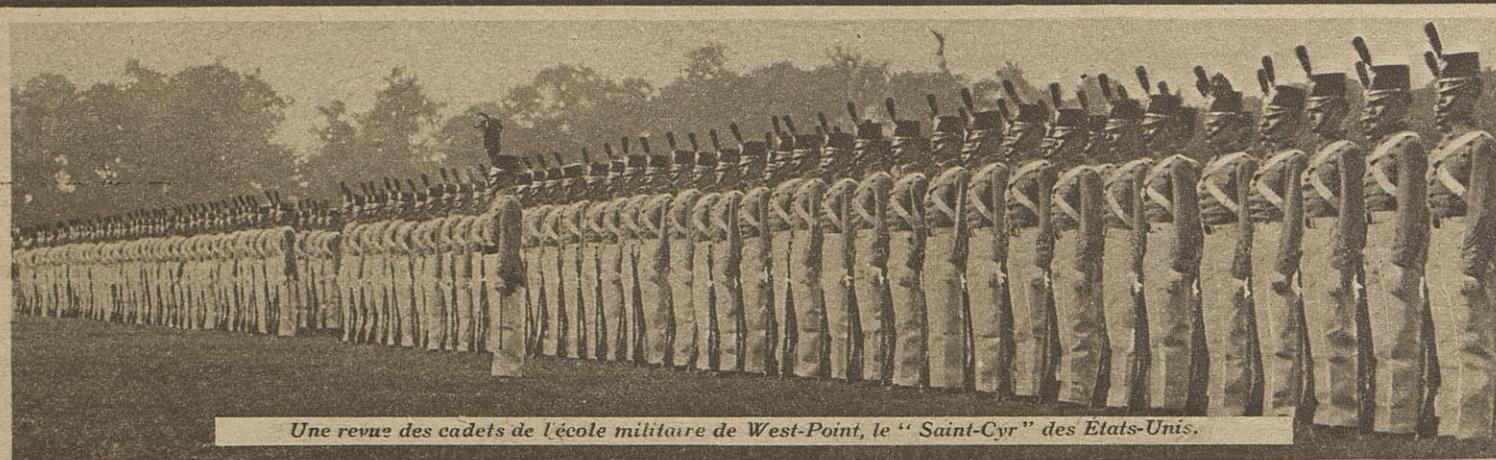
Au premier plan : MM. Franklin-Bouillon, Painlevé, le lieutenant Weill et l'abbé Wetterlé, députés alsaciens. Derrière, à côté du prince Colonna, M. O'Connor.

C'est un beau geste et qui nous est allé droit au cœur. Il signifie que nos alliés comprennent la légitimité de nos aspirations nationales et qu'ils se battront à nos côtés jusqu'au jour de leur triomphe. La palme que le prince Colonna a déposée aux pieds de la statue était faite de lauriers du Capitole.



La statue de Strasbourg couverte de palmes.

COMME EN FRANCE, LE MOUVEMENT PATRIOTIQUE AUX ETATS-UNIS,
REALISE L'UNION SACREE



Une revue des cadets de l'école militaire de West-Point, le "Saint-Cyr" des États-Unis.



Une équipe de pionniers à bord d'une auto sur rails.

Si l'on veut se rendre compte de quel cœur les États-Unis partent en guerre et de quelle solidité sera l'appui qu'ils nous donneront dans cette dernière et décisive période de la guerre, il suffit de savoir que là-bas toutes les luttes politiques — si vives pourtant — on l'a vu aux dernières élections, ont cessé. Il n'y a plus qu'un grand parti, le parti national. L'ex-président Roosevelt acclame Wilson, son ennemi d'hier, et le sénateur Stone s'est réconcilié avec le Président qu'il exécrait la veille. Voilà le miracle qu'a réalisé l'Allemagne.



L'Université de Philadelphie pavaise le jour de la déclaration de guerre.

J'ai vu.



UN BATAILLON DE PRISONNIERS FAITS A CRAONNE

Dépités, crispés, livides, voici un bataillon des premiers prisonniers fait le premier jour de l'offensive. La plupart sont boueux, jusqu'aux oreilles. A peine adolescents pour la plupart et brisés de fatigue,

tous avoient leur exténuation, le terrible désarroi auquel les avaient exposés la précision et la violence redoublée de notre artillerie dont le feu n'avait cessé de croître durant toute la période de préparation.

Globéol

abrège la convalescence

Anémie
Surmenage
Convalescence



GLOBÉOL augmente la résistance de l'organisme et favorise la guérison

Je puis, en outre, affirmer que le *Globéol* abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance.

C'est pourquoi nous prescrivons les cures de *Globéol* à la plupart de nos malades cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte contre la déchéance hémotogénique.

Dr Etienne CRUCEANU, ancien interne à Paris

Ttes pharmacies et Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, 100 7 fr. 20.

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères



Vamianine juggle l'avarie et en empêche toutes les manifestations.

L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la *Vamianine* donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale.

D^r RAYNAUD,

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, 11 fr.

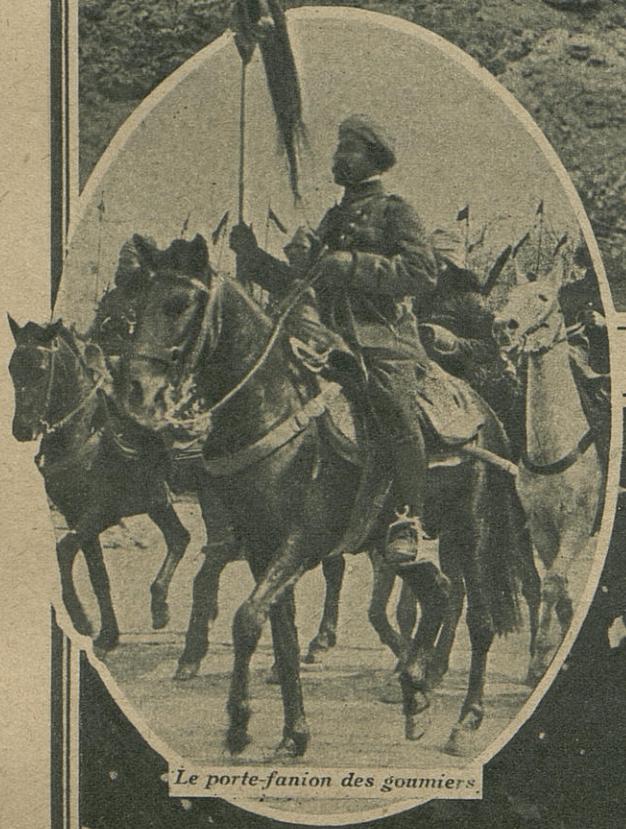
Il sera remis sur toute demande la brochure

MÉDICATION par la **VAMIANINE**, par le docteur de Lézinier,

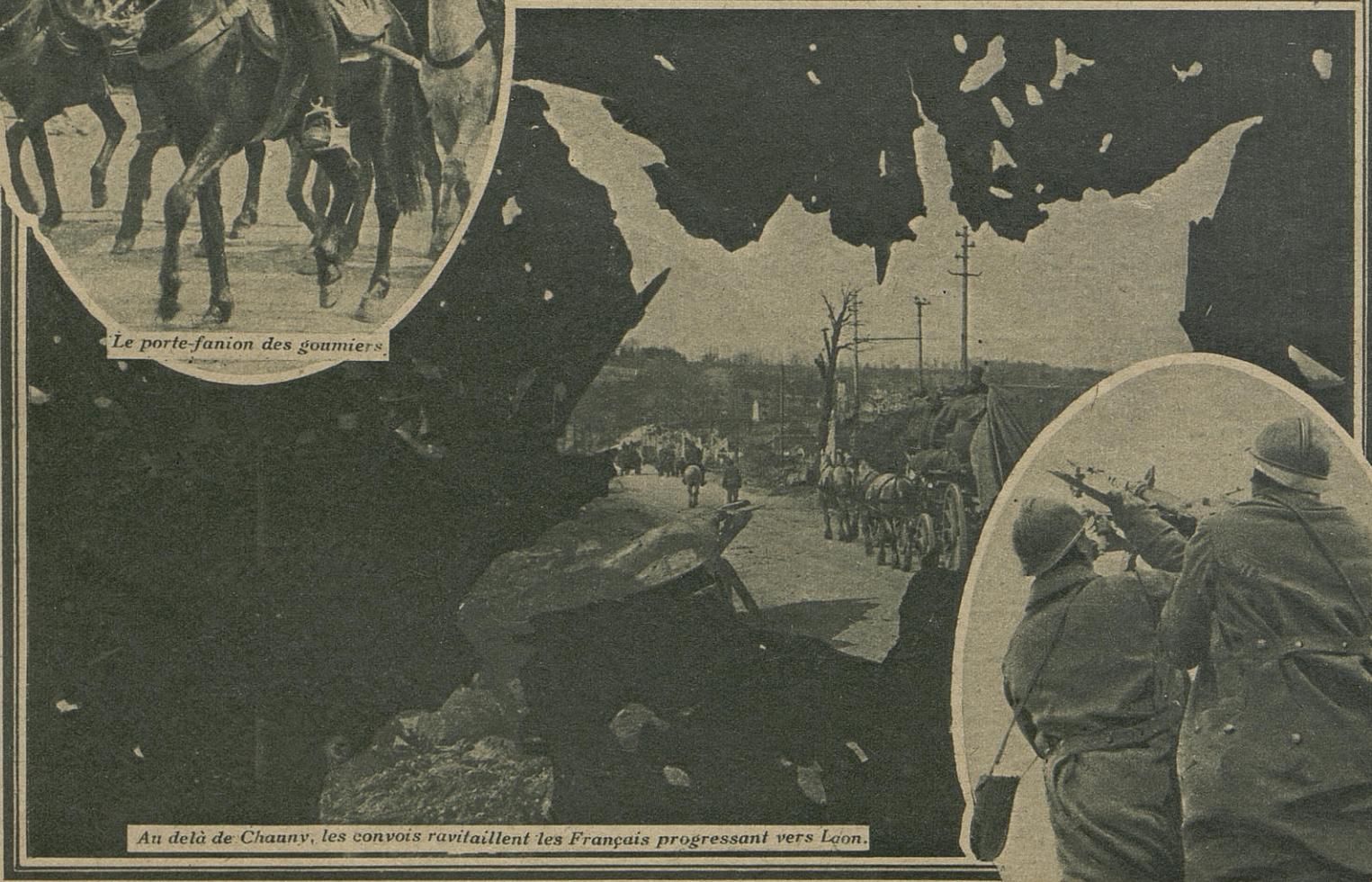
Dr en sciences, médecin des Hôpitaux Municipaux de Marseille.



Derrière le tank victorieux, les tommies organisent une position conquise près de Bullecourt.



Le porte-fanion des goumiers



Au delà de Chauny, les convois ravitaillent les Français progressant vers Laon.



Mitrailleurs dans un poste avancé

AVEC LES TROUPES FRANCO-ANGLAISES AU COMBAT

Comme l'a dit M. Ribot dans son discours à la Conférence des Alliés, les deux armées opèrent suivant un plan arrêté en commun. Et cette libre et cordiale coopération apparaît dans l'harmonie rythmique de l'action des deux poings sur la tête et le corps de l'adversaire durement pressé. Quand nous avons commencé l'attaque, les Alle-

mands occupaient des positions qui étaient une menace contre le cœur même du pays. Ces positions, nous les avons emportées aujourd'hui après de durs combats. Elles étaient capitales, et les Allemands ne nous opposent plus qu'une armée déjà vaincue. Les chasser définitivement n'est plus qu'une question de temps et de persévérance.